

Tout est faux, c'est le paradis

Claude Haeffely

Numéro 44, printemps 1990

L'humour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16209ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Haeffely, C. (1990). Tout est faux, c'est le paradis. *Moebius*, (44), 21–25.

TOUT EST FAUX, C'EST LE PARADIS

Claude Haeffely

Sacré Arthur!

Hier encore poète maudit, il a maintenant son monument dans cette bonne ville de Charleville.

Comme par enchantement, Arthur décide tout à coup de revenir à Charleville où il est né. Apparition du poète. Une bonne femme hurle : «Le voilà, le voilà, le divin poète!»

Tout Charleville est dans la rue. C'est un miracle. Arthur est là, en chair et en os, sérieux comme un pape, tenant dans sa main droite une petite valise en peau de crocodile.

On dit qu'il aurait fait fortune en Afrique. Le maire l'accueille à bras ouverts. Le bruit court : sa valise serait bourrée de lingots d'or. Le maire se lance dans un discours qui glorifie l'homme et l'oeuvre. Une petite fille récite «Le bateau ivre». La foule chante la Marseillaise. Toutes les cloches sonnent. Un curé sort de ses gonds et bénit la foule. Arthur s'impatiente. Arthur Rimbaud sort de sa valise cent mille hectares de forêt vierge.

C'est la panique.

L'Azur est un chagrin glacé

Avec son chapeau noir, son manteau noir, ses idées noires, ses souliers noirs, ses yeux noirs, ses gants noirs, ses cheveux noirs, Ravailac ressemble à un assassin.

Il n'était pourtant pas né pour tuer.

Caché sous les hortensias d'un jardin bourgeois, fou de jalousie, l'époux épie le retour de sa bien-aimée, la jeune et jolie Rostopchine, née comtesse de Ségur, qui va danser tous les samedis soirs avec une bande de voyous au Tourbillon Bleu.

La marée monte. Son cœur bat.

À minuit, Panika s'avance sur la pointe des pieds mais, comme Cendrillon, perd un soulier. Tous les mimosas sont en fleur. Et soudain la nuit s'illumine, un couteau brille et plonge dans le ventre de la jeune femme.

Le rideau tombe.

Entracte noir

Tout au fond du ciel, une main blanche s'empare d'un nuage noir et lui tord le cou. Le vent se lève et chasse devant lui une femme douce et bleue qui finit par devenir un véritable cheval de bataille.

Le temps passe. Et le cheval redevient lentement une femme. Et la guerre continue sur terre, sur mer et dans les airs.

Au petit soldat de plomb qui menace cette femme et la tient tout au bout de son fusil, elle offre sa bouche pleine de billes.

Le Merdalar

Toujours frissonnante, terriblement envahissante, légèrement vulgaire, madame Tirili vient d'être engagée comme concierge à bord du Merdalar, le plus grand paquebot du monde.

Trois cheminées de plus que le célèbre Titanic! La septième lui étant réservée, la mère Tirili surveille donc tout ce qui passe à bord du Merdalar qui va entreprendre son premier voyage.

À peine installée dans sa cheminée qui lui sert de loge, la belle Germaine, qui n'a pas sa langue dans sa poche, se prononce ouvertement pour l'union libre!

À peine sorti du port, le superbe paquebot prend déjà l'eau. Au commandant qui regrette de ne pouvoir l'inviter à sa table, la concierge lui crie d'une voix radieuse et provocante : «Belle soirée, monsieur, pour un Acrobate!»

Un ange passe

Un ange passe, ma chérie, et, comme elle adore les anges, elle sort son fusil, vise et tire, abat l'oiseau rare.

Wolfgang Über Alles, son chien, se jette sauvagement sur moi, me prend dans sa gueule et me traîne aux pieds de sa maîtresse, une femme splendide!

En voyant ma chemise rose tachée de sang, elle regrette bien sûr son geste et décide de me soigner, de me sauver, de m'adorer, à condition évidemment que je renonce à mes ailes, trop encombrantes à son goût.

Hélas! Comme il y a en tout ange un homme qui sommeille, je cède à cet odieux chantage, j'abandonne mes ailes à son chien et je me retrouve dans les bras de sa maîtresse. Une femme de coeur... Iphigénie chérie!

Jaloux, Wolfgang me dévore des yeux. Je me fais donc petit, tout petit dans les bras d'Iphigénie qui me couvre de baisers. Je rougis un peu, beaucoup, et je m'excuse passionnément en lui affirmant que je ne fais que passer. Elle proteste et me dit à voix basse : «Sans vos ailes, mon amour, tu n'es plus rien. Tu seras désormais mon homme!»

Elle agite alors une clochette posée sur un guéridon Louis XV et son valet-de-chien nous apporte aussitôt une bouteille de champagne.

Me faisant le coup du «sourire de Reims», elle me dit d'une voix angélique : «Vous prendrez bien un doigt de champagne?» Et pendant que le chien remplit nos deux coupes, Iphigénie s'empresse d'accrocher mes ailes au dessus de la cheminée du salon.

Après la septième coupe, la tête me tourne. J'observe un silence religieux. Iphigénie m'avoue sa faim, m'offre sa bouche et comme ses lèvres sont absolument merveilleuses, je lui propose naïvement de passer à table.

Les chaises s'agitent, le vent se lève, la table n'est plus qu'un point noir à l'horizon. Elle m'entraîne dans son lit. J'éclate de rire.

Un peu plus tard, la nuit tombe et je succombe enfin à la tentation.

Le Tourbillon Bleu

Charcutière, bien connue dans le milieu, la mère Tirili a du métier... nom de dieu!

Et comme il y a en tout homme un cochon qui sommeille, je sais que demain, à l'aube, elle va me tuer.

En attendant, pour me calmer, elle m'invite au Tourbillon Bleu, un Bar-salon-dancing de fort mauvaise réputation.

Tous les deux enlacés, nous dansons toute la nuit sur cette même chanson vulgaire que j'adore : «Rabadja la moukère, trempe ton cul dans la soupière...»

Pendant qu'elle me tâte les jambons, j'ai non seulement le coeur à l'envers mais surtout l'estomac dans les talons.

Elle se contente de sourire jaune en fredonnant entre ses dents cette rengaine particulièrement ignoble : «Tiens, voilà du boudin pour les Alsaciens...»

Pour gagner du temps et sauver ma peau, je lui rappelle quand même les merveilleux débuts de notre amour. Les bons moments vécus ensemble, au bord de la mer, quand le docteur notamment nous invitait tous les deux au dernier étage de sa tour.

Coupant court à ces souvenirs érotiques, elle me rappelle brutalement aux réalités de son métier. Sa vocation de charcutière. Son désir de gagner, grâce à moi, à mon embonpoint, la certitude d'obtenir enfin une médaille d'or.

La nuit s'achève sur une dernière rumba endiablée.

Elle me dit que la mort sera le couronnement de mon amour pour elle. Et, comme je me sens de plus en plus fatigué, elle me déshabille, m'invite à m'étendre, la tête en bas. Les larmes aux yeux, la mère Tirili sort son couteau des grands jours et me délivre de toutes mes angoisses.

À la mer comme à la mer!

Sous un soleil de plomb, derrière les verres de ses lunettes roses, l'amiral Mordicus observe sa flotte de guerre au repos.

Consterné, le grand amiral constate que tous ses navires ont pris de l'âge et du ventre. Un vrai désastre.

Furieux, Mordicus envoie, d'un coup de crayon, tous ces vieux rafiots par le fond. Soulagé, l'amiral décide d'offrir au monde une véritable oeuvre d'art.

Il commence par repeindre en blanc tous les océans et trouve un nom sublime à ce pur chef-d'oeuvre : NATURE MORTE.

Le bruit court

Poils au fond du couloir!

Pour tuer le temps, elle compte jusqu'à cent. Je me déshabille. Elle éclate de rire mais tente de me rassurer en me prenant dans ses bras.

Entre la cuisse et l'aube, une abondance formidable. Chair de poule sous les tables. Mais sous ce déluge de fer et de feu, qui la fera jouir?

Pour tuer le temps, je compte jusqu'à dix.

Folle de rage, elle abat ses cartes et crie : «Et dix-de-der!
Et hue!»

Je meurs de plaisir.